

Les sciences satisfont-elles notre désir de vérité ?

Il y a en l'homme une aspiration à connaître, et d'abord à connaître le monde, le monde réel, concret qui l'entoure, et une aspiration à agir sur lui, à le maîtriser, voire à le dominer. Les sciences naissent de cette double exigence. Elles ont montré depuis quelques décennies leur formidable puissance. Mais si elles répondent aux exigences de l'homme d'améliorer les conditions de son existence, à travers la médecine, les techniques, répondent-elles fondamentalement à ce qui est au cœur, le désir de vérité, plus large, plus étendu que le seul souci de vivre confortablement ? Satisfont-elles son désir de vérité ? Or, ce désir de vérité, rien n'est plus difficile que de la définir. Certes les sciences satisfont notre désir de rationalité, de certitude, mais cela est-il suffisant ? La vérité se ramène-t-elle comme le prétendent les cartésiens à la seule cohérence ?

C'est sans doute moins à un désir de vérité qu'à une obsession d'objectivité que la science a d'abord répondu. Le premier à se pencher sur la question, Roger Bacon, est aussi un philosophe. Avant lui, on doit l'invention de la logique et de la biologie à Aristote, qui est aussi un philosophe. Aujourd'hui elle s'impose comme un phénomène dominateur, sans doute parce qu'elle a deux objectifs : expliquer et prédire, ce qui en fonde la valeur et le statut. Ce désir de vérité se décline selon des modes qui varient, mais il est d'abord un désir de comprendre, et la philosophie est cet étonnement devant le monde. Les premiers physiciens s'interrogent sur la nature du réel. Leur réponse n'apparaît plus aujourd'hui comme scientifique, mais l'interrogation est la même que celle de l'astrophysique aujourd'hui. Avec d'autres croyances, d'autres présupposées, et des instruments de mesure inexistantes. La philosophie de ces premiers penseurs est aussi une physique. Elle répond aux questions : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien, d'où vient l'univers ?

Mais l'homme cherche aussi à se connaître. Il semble communément admis que la nature humaine est une fiction. Or, tout semble plaider pour une nature humaine, spécifique, ne serait-ce que ce désir de vérité que les animaux ignore. L'homme aspire à se connaître, et aucune science ne peut réellement dire ce qu'est l'homme. La psychologie l'aide à surmonter des difficultés passagères ou parfois plus durables, la psychiatrie soigne ceux qu'on appelait autrefois les fous, les êtres qui ne parviennent pas à vivre dans les conditions de socialité proposées par la société à laquelle ils appartiennent, la biologie cherche à connaître le vivant, mais à travers des modèles souvent insuffisants : le mécanisme cartésien, puis les théories de Bichat et Claude Bernard. Il reste que les questions éthiques que pose le vivant ne peuvent être résolues par les seuls scientifiques. En l'homme le désir de vérité est aussi un désir d'agir conformément à ce qu'il pense être le bien. La science ne peut répondre à cette question, sauf à amputer l'homme de sa liberté, mais aussi de sa capacité à résister au totalitarisme du matériel.

Ainsi les sciences répondent-elles sinon au désir de vérité, du moins au désir de connaissance rationnelle, organisée, transmissible, au désir d'augmenter le bien-être, la richesse, - ainsi a-t-on l'économie- au désir de comprendre les phénomènes politiques - et nous avons les sciences du politique, au désir de guérir ou de soigner tout au moins les maux du corps, et nous avons la médecine, au désir de comprendre ce corps qui encombre et qui en même temps est un formidable instrument... Toutes ces sciences répondent à des besoins humains, bien plus ou tout autant qu'à un désir de vérité. Seules peut-être les mathématiques répondent à un désir d'élégance formelle, ou au désir de pénétrer les secrets de la matière... Tous ces désirs relèvent-ils du désir de vérité ?

Il est éclatant que la science s'est imposée dans le domaine matériel et sa réussite est incontestable. Toutes les sciences ont montré aujourd'hui leur formidable capacité de développement matériel. Elles ont aussi montré leur inégalable capacité de destruction. Les sociétés dites modernes, organisées, souvent puissantes, sont génératrices d'injustices. Et dans le désir de vérité, il y a aussi le désir de justice, le désir de comprendre la nature et le pourquoi du mal. La science, non seulement n'y répond pas, mais elle y contribue. La fission de l'atome a déclenché une catastrophe nucléaire dont le Japon garde la mémoire en son flanc sans doute à tout jamais et que rien ne peut justifier. La rationalité nazie a été capable de produire une formidable puissance de destruction organisée. Tout cela fort

scientifiquement. Le livre de Jonathan Littell, Les Bienveillantes, constitue la somme de la cruauté rationalisée du monde moderne. Hannah Arendt a montré le caractère totalitariste des sociétés scientifiques modernes. Si cela satisfait notre désir de vérité, il y a de quoi être inquiet.

La science répond principalement aux besoins matériels, ou du moins elle s'est résolument tournée vers cette sphère, méprisant les besoins spirituels de l'homme et parfois même les détruisant. Or, la philosophie le rappelle dès ses origines ou presque, l'homme aspire à vivre non seulement selon ses besoins, mais selon sa raison. Il n'aspire pas seulement à une vie rationnelle, à déchiffrer les arcanes du monde, il aspire à une vie heureuse, une vie selon le bien, et non selon la science. Epictète, Sénèque, et le stoïcisme d'une manière générale proposent des sagesses pratiques, des programmes de vie destinés à trouver la paix, dans une sagesse, modérée sans doute sans grandeur mais qui avait ses vertus, en particulier sociales. La science ne répond aucunement à cette recherche du bonheur, à ce souci de dompter les passions et les appétits sensibles. Elle refuse même toute considération à ce type de recherche que bien souvent elle méprise et écrase. La science n'est ni bonne ni mauvaise, elle est totalement neutre, elle est ce que l'homme en fait.

A ce titre, non seulement elle ne satisfait pas le désir de vérité foncier de l'homme mais elle contribue très largement à le détruire. Les sciences aujourd'hui, qui se tournent vers un hédonisme d'une injustice foncière si l'on regarde l'ensemble de l'humanité. Développer des sociétés de loisirs lorsqu'un tiers de la planète meurt de faim ne relève-t-il pas de l'injustice la plus démentielle ? Sans parler des univers de béton et d'aluminium qui se dressent devant le ciel, au mépris des besoins fonciers de l'humanité. Tout cela répond à des modèles culturels inventés, conçus et imposés, dont les deux plus visibles sont le capitalisme et le socialisme, mais certainement pas à un désir de vérité. La technique répond aux désirs de puissance de l'homme.

Si elles satisfont d'abord des besoins vitaux, puis un désir de connaissance, les sciences ne répondent pas à une exigence globale de l'être, indissociable de celle de la justice. Le besoin de sécurité, de communion, le désir de beauté, le désir du Bien, tout cela peut bien sûr se dissocier, mais cela peut aussi se penser dans une totalité vivante. Platon liait l'un, le vrai et le beau. Il dissertait sur la cité parfaite (La République ou de la justice), et évoquait l'amour. Aujourd'hui, c'est la poésie qui a pris le relais de cette contestation face à la déshumanisation que le monde technique génère. Elles rappellent la vérité de l'homme, vérité toute humaine, subjective, tâtonnante, humble, liée à la parole, à la terre, aux racines du ciel, à la « gloire de la fleur et à la splendeur de l'herbe (Hawthorne) mais seule capable de rejoindre un autre homme, qui lui aussi éprouve le même regret de l'absolu, du ciel, de l'âme, d'un ailleurs souvent imprécis, et qui s'éprouve et se rappelle dans une inexprimable nostalgie. Toutes choses que la science ignore, ce n'est pas son affaire et au fond qui le lui reprocherait. Son affaire, c'est la découverte scientifique, et son affaire aussi, c'est de la mettre au service du bien, et de l'homme, et non au service de la puissance, de la domination, et de la jouissance immédiate, dans un dévoiement qui est une perversion.

L'homme ne cherche pas uniquement l'unité, la paix, l'harmonie. Il cherche tout simplement à trouver un sens à la vie, et parce que la vie est bornée, qu'il y a des bornes anthropologiques, il cherche à résoudre le problème que pose la vieillesse, la maladie et la mort, ce que le prince Siddhârta va découvrir brutalement et qui le conduira à devenir le Bouddha. La science peut reculer les limites de la vie, elle peut aussi faire reculer les limites de la mort, de la maladie, mais elle ne peut répondre à la question de la mort, et à celle de Dieu. Cela relève d'un choix de l'homme, choix de l'intelligence, option de son être. La vérité du désir de l'homme c'est l'absolu. Le christianisme soutient que Dieu seul peut combler le cœur humain, son aspiration foncière, et son désir d'immortalité. Les poètes seuls le rappellent encore : « *c'est le ciel qui a raison, mais il le prononce à voix si basse que nul ne l'entend jamais* » (René Char).

Enfin, la science ne donne aucune réponse à la question du mal, que tout homme doit affronter un jour. Donc à la question de l'action. Que dois-je faire ? L'homme qui aspire à la vérité, qui la cherche, de toute son âme, rencontre inévitablement ce qui lui est associée : le bien le vrai le beau. Et la liberté. La science ne répond nullement à ces questions : elle ne peut dire à l'homme ce qu'il doit faire dans les moments décisifs de sa vie. Elle ne peut prédire son avenir. Elle ne peut garantir ses choix. La vie est une aventure à haut risque et rien ne garantit la vie humaine, rien ne garantit le choix moral, l'engagement pour le plus faible, ou le choix de Dieu des saints ou des ascètes.

C'est la vérité de son être autant que la nature du monde qui l'entoure que l'homme désire connaître. Les sciences répondent au demeurant à ce désir d'immortalité. Elle cherche aussi à guérir l'homme de

la vieillesse de la maladie et de la mort, mais dans une violence inouïe. Car la science, en ultime recours est impuissante devant le mystère de la naissance et de la mort, devant la grandeur de la vie humaine et devant sa détresse, devant la solitude et face au désespoir. Elle n'offre que des réponses techniques. Le sens de la vie humaine, la question de l'injustice, du mal, de l'existence de Dieu, de la vie éternelle, ne sont pas des questions que la science se pose, et ce sont même des questions qu'elle refuse et que parfois elle refoule. Paul Ricoeur, Emanuel Levinas témoignent dans leur travail philosophique que la philosophie assume encore ces questions oubliées depuis le rationalisme dominant et desséchant qui s'est imposé implacablement au XXe siècle, malgré Bergson, Jacques Maritain, et Emmanuel Mounier. Ce que l'homme veut, ce n'est pas seulement une vie heureuse, une vie de sagesse contemplative, ce que l'homme veut, c'est tout : le ciel, la terre, l'amour, la liberté, la sécurité, le confort, le savoir, manger à sa faim, donner à satiété, recevoir autant... La vérité du désir de l'homme est dans ce cœur complexe, insatiable, et terriblement déraisonnable. La science ne répond qu'à une partie de son désir, sans parfois les dégager de ses besoins. Certainement pas à son désir de vérité, car la vérité demande une recherche patiente, désintéressée et humble. La science, avec son lourd appareillage d'instruments, de savoirs tout faits, de techniques imposantes ne cherche pas la vérité. Mais il arrive parfois que certains scientifiques ne l'aient pas totalement reniée.

Les hommes veulent-ils d'abord connaître ? Sans doute. Mais ils veulent d'abord vivre, donc jouir de conditions de vie matérielles suffisantes. La réponse religieuse issue du plus lointain de l'histoire des hommes mais aussi la poésie et la philosophie témoignent que les sciences ne sont pas venues d'abord, qu'elles sont bien plutôt filles d'une aspiration plus haute : celle de connaître le monde. Et que pour y aspirer, il faut d'abord manger à sa faim. Et pourtant, « l'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui vient de Dieu », cette parole de l'évangile rappelle que l'homme aspire à autre chose qu'à la jouissance immédiate et la sécurité à tout crin. Rien ne peut éteindre la soif de l'homme, lorsqu'il s'agit d'une soif d'absolu, un rêve de monde meilleur, d'un désir d'être aimé et connu selon ce qu'ils sont et non selon ce qu'ils paraissent. Aucune science au monde ne peut combler ce désir. Et si les hommes se contentaient un jour de la réponse scientifique, nous serions en grand danger... Il n'y aurait plus aucune chance pour les poètes, les théologiens, les mystiques, les musiciens, les saltimbanques, il n'y aurait plus de diversité, plus de ces déclassés qui rappellent à la liberté, et sans doute, à terme, plus de beauté. Nous pouvons espérer un monde où la science prendra la place qui lui revient, une place royale certes, ordonnée au bien, au vrai et au juste. Ordonnée à tous les hommes et non à quelques-uns, le plus souvent les plus riches...